

Alain Paul cerne admirablement l'un des pôles d'attraction du thème cathare. Comme la défaite de Napoléon à Waterloo, ou l'assassinat de Jules César, la chute de Montségur est l'un de ces pivots qui auraient pu faire basculer l'histoire, et chacun perçoit l'injustice de cette défaite. L'écriture d'histoires parallèles est un genre fertile depuis le classique Histoire de la Monarchie universelle: Napoléon et la conquête du monde (1812-1832) de Louis-Napoléon Geoffroy-Château, publié en 1836, mais gageons qu'aucun écrivain n'a, à ce jour, dépeint une uchronie plus satisfaisante que celle-ci...

Sauf si...

(Premier Prix)

par Alain Paul

Avertissement :

Ce que vous allez lire est une uchronie : *reconstruction historique d'événements fictifs, d'après un point de départ historique* (Larousse). Ce point de départ est appelé par les spécialistes de ce genre littéraire point de divergence. Le récit ci-dessous est la description de cet événement imaginaire, à partir duquel l'histoire de l'Occitanie, et donc de la France, auraient complètement changé de cours.

Ce dernier épisode de la Croisade des Albigeois se déroule au début de 1244 au siège de Montségur. Cette forteresse, refuge des derniers dirigeants de l'Eglise cathare, est assiégée depuis mai 1243 par l'évêque d'Albi et Hughes des Arcis, sénéchal royal de Carcassonne. La situation devient critique. Pour la plupart des occupants de Montségur, cathares convaincus, se rendre signifie la mort sur le bûcher. *Sauf si...*

Une fois de plus, en cette fin janvier 1244, l'aube blanchissait le ciel immaculé au-dessus de Montségur. Des écharpes de brume s'effiloçaient sur les pentes boisées, saupoudrées de neige. Sur la face nord du pog, un petit groupe d'hommes montait vers la citadelle par un sentier périlleux. Ils allaient d'une démarche de montagnards entraînés à la progression en ces lieux qu'ils connaissaient bien. Un personnage se distinguait du groupe qui paraissait lui faire escorte. Grand et maigre, il compensait sa méconnaissance du terrain par une force et une souplesse, qui désignaient en lui le guerrier rompu au métier des armes. Il portait, outre son sac, un volumineux carquois, avec, dans un fourreau de cuir souple, le bois d'un arc de très grandes dimensions.

Soudain, d'un geste de la main, le chef du groupe intima à tous l'ordre de s'arrêter. Puis, se tournant vers celui qui le suivait, il lui montra, à quelque distance, deux hommes d'armes portant les couleurs du sénéchal. Debout sur une vire, munis de cornes d'appel, ils surveillaient les pentes. Loin au-dessus des guetteurs, on pouvait distinguer, après la masse des branches dénudées, la fumée de plusieurs feux et le gigantesque assemblage d'une machine de siège en construction.

Communiquant par signes, le chef de groupe fit passer une consigne au porteur d'arc. Celui-ci remonta sans bruit la file immobilisée. Ponctuée de gestes précis, une brève conversation s'établit entre les deux hommes. Puis l'archer entreprit d'extraire l'arme de son fourreau. Après avoir vérifié l'état du bois, il la banda avec la sûreté de gestes d'un combattant expérimenté. Ayant sorti deux flèches du carquois, il en confia une au chef de groupe. A couvert derrière un petit arbre, il se mit position et tira la flèche qu'il avait gardée. Sur la vire, celle-ci atteignit un des hommes d'armes en pleine tête. Se détendant le temps d'un éclair, l'archer encocha et tira la deuxième flèche que le chef de groupe lui avait tendue. Ce second trait perça la gorge de l'autre soldat, penché sur son camarade affaissé. Puis, le silence des hommes retomba sur la montagne.

Après avoir attendu un long moment, le chef de groupe, constatant que rien ne bougeait, laissa à l'archer le temps de se ré équiper pour la marche et reprit la progression. Le sentier,

maintenant, tournait vers le couchant et se fit de plus en plus difficile, certains passages rocheux nécessitant même une vraie escalade. Parvenu au pied d'une paroi verticale, le chef de groupe imita le cri du choucas à quatre reprises. À ce signal, une corde à nœuds fut lancée d'en haut et permit aux arrivants de franchir l'obstacle. Au sommet, quelques hommes d'armes, groupés autour d'un feu maigrichon, les attendaient, sous le commandement d'un gigantesque sergent, avec lequel le chef de groupe s'entretint :

– Le salut, Gaucelm ! Bien content d'être arrivés. La route est de plus en plus difficile.

– Le salut, Pons ! lui répondit le sergent, tandis que le reste du groupe prenait pied sur la plate-forme, Viens nous raconter tout ça autour du feu !

– Ces chiens de franchimands avaient posté deux guetteurs au détour de notre chemin ! continua le chef de groupe, Heureusement, celui que nous escortons nous a sorti de ce mauvais pas ! Il lui a suffi de deux flèches pour les expédier en enfer.

– De qui parles-tu ?

– Attends, Gaucelm, je te présente notre hôte. Puis, se tournant vers le reste de son groupe serré autour du feu : maistre Raimon, pouvez-vous venir ?

– J'arrive, Pons, lui répondit l'archer en rejoignant les deux hommes.

– Gaucelm, reprit Pons, voici Raimon de Basterada, maistre archier de son état, qui nous arrive de Toulouse !

– Le salut, Gaucelm, répondit Raimon, comment vont les chose ici ?

– Pas bien, maistre Raimon ! Les franchimands sont sur nous comme les puces sur le dos d'un chien. Ils se sont emparé par trahison de la grande plate-forme du levant. L'évêque d'Albi, cet ange du mal, y construit un trébuchet géant. S'ils parviennent à le terminer, ils vont nous pilonner sans relâche. Ce sera la fin de Montségur !

– Rien n'est sûr en ce monde, Gaucelm.

– Puisse le Dieu bon vous entendre, maistre Raimon !

Pons ayant rassemblé son groupe, la conversation entre Raimon et Gaucelm tourna court. L'archer rejoignit ses compagnons de route. La troupe reprit son ascension. Le chemin, moins raide au sommet du pog, devait cependant contourner les murets des terrasses du castrum. Quand ils furent en vue de la porte nord de la forteresse, un homme d'armes les arrêta :

– N'allez pas plus loin ! Les franchimands sont à portée de flèches ! Ils nous empêchent d'entrer dans le château par cette porte. Faites le tour du donjon et entrez par la porte du midi.

Docilement, le groupe emprunta le sentier qui longe la muraille du nord. Après avoir tourné l'angle du donjon, ils rencontrèrent un chevalier que Pons salua avec déférence :

– Le salut, senher Peire-Roger !

– Le salut, Pons, nous amènes-tu l'homme du Plantagenêt ?

– Oui, senher, il est devant vous, répondit le chef de groupe en s'effaçant devant Raimon.

– Le salut, senher, dit l'archer en s'inclinant devant celui qu'il venait d'identifier comme étant Peire-Roger de Mirepeix, co-seigneur de Montségur.

– Le salut, l'homme. Débarrasses-toi de tes bagages et suis-moi, lui répondit Peire-Roger en commençant à gravir l'échelle de bois, menant à la salle haute du donjon.

Raimon optempéra. Quand ils furent parvenus dans la salle, Peire-Roger posa sur une table deux gobelets et un pichet d'étain. Ayant rempli les deux gobelets d'un vin épais, il invita l'archer à s'asseoir en face de lui et à déguster le vin. Puis, il entama la conversation :

– Alors ? L'homme. Le comte Raimon de Toulouse m'a fait parvenir un message m'avertissant qu'il m'envoyait un extraordinaire combattant, faisant partie de la maison du roi Henri Plantagenêt d'Angleterre. Mais je n'en sais pas plus.

– Le senher comte est trop bon. Voici une lettre authentique de la chancellerie du roi Henri, signée de sa main, avec le contre seing du comte Raimon. Ceci prouve que je suis bien l'homme que vous attendez.

– Dis-moi tout de toi.

– Bien, senher. J’ai nom Raimon de Basterada. Je suis né il y a 29 années dans une famille de changeurs de la bonne ville de Bordeaux. Mes parents ont voulu faire de moi un clerc, mais j’ai préféré partir à l’aventure sur une nave en partance pour l’Angleterre. Je me suis retrouvé à Londres le jour de mes seize ans. J’ai travaillé un moment chez un marchand bordelais, et j’ai livré du vin en pays de Galles à la cour du prince Llewelyn. J’ai eu la chance de plaire au prince. Il m’a pris dans sa maison et je suis resté sept ans à son service. J’y ai découvert mon don pour le tir à l’arc, car j’ai été l’élève du maistre archier du prince. Les archers gallois sont les meilleurs du monde !

– Si tu le dis. Mais, dis-moi, j’ai vu que ton arc est bien plus grand que les nôtres. Vient-il lui aussi du Pays de Galles ?

– C’est mon maître qui l’a façonné pour moi dans le meilleur bois d’if qu’il se puisse trouver. Il a une poussée de plus de 60 livres et il perce sans problème broignes, cuirasses et même cotes de mailles à soixante pas !

– Incroyable ! Je veux voir ça.

– Dès le prochain combat, senher, à votre disposition.

– Je n’y manquerai pas. Mais continues ton récit.

– Voilà, senher. Sous la conduite de mon maître, j’ai combattu souventes fois contre les Scots et les Anglais pour le service du prince. J’ai même eu la chance de préserver sa vie au cours d’une embuscade.

– Pourquoi as-tu quitté le service du prince Llewelyn ?

– C’est très simple, senher. Il y a quatre ans, pour conclure une trêve avec le roi Henri, le prince Llewelyn est venu à Londres, avec un imposante suite dont je faisais partie. Là, en présence des deux souverains, se sont déroulés force concours de tir à l’arc. J’en ai gagné plusieurs, surpassant même mon maître qui s’en allait vieillissant. Mes exploits ont enthousiasmé le roi Henri. Apprenant que j’étais originaire de ses terres de Guyenne, il n’a eu de cesse de convaincre le prince de me céder à lui. Le prince Llewelyn a d’abord consulté mon maître, qui lui a conseillé de me laisser partir. Je suppose que mon maître n’appréciait plus ma notoriété comme archer, ajouta Raimon avec un demi sourire. Toujours est-il que j’ai perfectionné mon art au service du Plantagenêt. J’ai participé aux batailles de Saintes et Taillebourg. Nombre de combattants français me doivent leur dernier repos. Mais, quand la maison royale a dû s’embarquer pour Londres, j’ai demandé au roi la grâce de rester. Je commençais à avoir le mal du pays. Londres ne me plaît pas et les archers anglais sont plus moroses que les vifs gallois. Le roi venait de recevoir une demande d’aide de son cousin Raimon de Toulouse.

– Nous y voilà, n’est-ce pas ?

– Oui, senher. Lié par la paix signée avec le roi Louis de France, le roi Henri ne pouvait envoyer des troupes à Toulouse. Il m’a donc dépêché auprès du senher comte. De cette façon, il n’est pas resté insensible à la demande de son cousin, tout en exauçant mon souhait de rester sur le continent. A Toulouse, j’ai séjourné quelque temps à la cour comtale. J’ai appris ce qui se passait à Montségur et j’ai demandé au senher comte de me laisser y aller. Ne voulant pas que ma présence à sa cour n’attire l’attention des officiers du roi de France, il m’a aidé à parvenir ici.

– Fort bien. Dis-moi, maistre Raimon, je ne doute pas de tes talents d’archer, mais comment crois-tu pouvoir m’aider ?

– Senher, je n’aurais pas l’outrecuidance de me présenter à vous comme un sauveur. Consentez à m’expliquer votre situation, et je me fais fort d’aller au-delà de vos espérances, si le Dieu bon le veut.

– Bien. Que penses-tu de ce que tu as vu en arrivant ici ?

– La force de votre position était–je dis bien était–dans la roidesse des pentes du pog, qui font de Montségur une forteresse en apparence inexpugnable. Seulement les franchimands ont réussi à prendre pied sur une partie du sommet, n’est-ce pas ?

– Tu as mis le doigt là où le bât blesse. Ils vont couper notre approvisionnement. Pire, ils sont en train de construire ce trébuchet géant. S’ils le terminent, ils peuvent pilonner toute la

citadelle, et nous devons périr ou nous rendre. Ce qui signifiera le bûcher pour les bons chrétiens.

– J’avais vu les bois de la machine à travers les arbres. C’est l’œuvre de l’évêque d’Albi, non ?

– Oui, ce sont ses charpentiers qui le montent. Je ne sais pas comment venir à bout de cette menace.

– C’est là que je peux vous être utile, senher.

– Tu veux détruire le trébuchet avec tes flèches ? Ne crois-tu pas que, dès que nous avons compris ce que l’évêque manigançait, nous n’avons pas essayé ? La machine est hors de portée de nos archers et même de nos arbalètes de tour. Les défenses des franchimands nous interdisent tout approche de la plate-forme. Nous ne sommes plus assez nombreux pour les forcer.

– Senher, je vous demande simplement de me laisser faire à ma guise et de juger mon action à ses résultats. Faites confiance au Dieu bon !

– Voilà que tu parles comme un bon chrétien ! Bien, au point où nous en sommes, qu’ais-je à perdre ? Que veux-tu exactement ?

– La possibilité d’aller et venir à ma guise. Plus tard, le commandement de vos archers, quand ils m’auront reconnu comme l’un des leurs. Et, en plus, voix à votre conseil.

– Fort bien, tu auras tout cela, lui répondit le co-seigneur de Montségur en se levant et appelant d’une voix forte :

– Na Flora ! Viens !

Une jeune fille d’une vingtaine d’années, vêtue de sombre, parut à la porte. Tout en dévisageant Raimon qui s’était levé, elle demanda :

– Vous désirez, père ?

– Na Flora, ma fille, dit Peire-Roger, voici Raimon de Basterada, maistre archier du roi Henri Plantagenêt. Il vient combattre avec nous. Trouves-lui une couche parmi nos gens. Qu’il soit désormais traité à leur égal.

– Bien, Père. Le salut, maistre Raimon. Si vous voulez bien me suivre...

– Le salut, domaisela, je suis à vos ordres.

Pendant que Peire-Roger donnait ses instructions à sa fille, Raimon n’avait cessé de dévorer des yeux la jouvencelle. Elle était de taille moyenne, bien tournée, avec des yeux noisette vifs et des cheveux blonds frisés, qui s’échappaient gaiement de sa coiffe sévère. Se dégageaient d’elle une fraîcheur et une vivacité, qui contrastaient fortement avec l’austérité de sa mise. Tout en la suivant, Raimon ne pouvait détacher ses yeux de sa silhouette. Quant ils sortirent de la salle basse, il se délecta de la vue de son corps fin et délié se découpant sur l’azur du ciel. À sa suite, il descendit l’échelle de bois donnant sur la cour de la forteresse. Avisant ses compagnons de route, il toucha délicatement la jeune fille au coude en lui disant :

– Domaisela, pardonnez-moi, mais je dois aller saluer ceux qui m’ont amené ici et qui se sont chargés de mes affaires.

– Je vous en prie, Maistre Raimon. Je vous attends ici.

Campée au milieu de la cour, un doigt sous son menton et un petit sourire aux lèvres, elle suivit des yeux l’archer. Quand il revint vers elle avec son équipement, elle lui lança d’un ton mutin :

– Vous voilà chargé comme baudet, Maistre Raimon ! Mais rassurez-vous, nous n’aurons pas loin à aller.

Elle se dirigea vers la porte d’un long bâtiment de pisé accolé à la muraille. Quant ils furent parvenus dans une salle longue éclairée par des fenestrons et meublée de paillasses, elle désigna une couche libre à Raimon :

– Maistre Raimon, voici ce que vous offre l’hospitalité de Montségur. Je suppose que vous avez grande faim ?, dit-elle en constatant qu’après avoir déposé ses affaires sur la paille, Raimon la fixait d’un air interrogateur, comme s’il tenait à ne pas en rester là.

– Certes, domaisela, mon repas d’hier est bien loin. La montée et le vin de votre père m’ont mis en appétit, lui répondit l’archer avec un grand sourire.

Souriant également, Na Flora ouvrit alors une porte et, suivie de Raimon, pénétra dans une autre salle :

– Voici le tinel, où nous mangeons tous, sans distinction de rang ou de sexe. Prenez place, je vais aux cuisines vous quérir quelque chose.

Elle revint et servit à Raimon attablé, un bol de gruau fumant avec un bout de pain noir et un petit pot de miel.

– Mangez, maistre Raimon, j’ai du discuter ferme pour vous obtenir ce miel. En principe, il est réservé aux soins des blessés. Mais je ne voulais pas que vous fassiez trop mauvaise chère pour votre premier repas à Montségur. Allez, mangez maintenant.

Elle s’assit en face de l’archer et, tranquillement, le regarda manger comme s’il avait été là depuis toujours. Restauré, Raimon repoussa bol et pot de miel. Puis, les yeux dans ceux de Na Flora, il engagea la conversation avec la jeune fille, visiblement peu pressée de quitter la table :

– Grand merci, domaisela, pour vos bons soins

– Nous n’avons que fort peu de vivres depuis que les franchimands nous empêchent d’utiliser les chemins comme avant. Mais, dites-moi, maistre archier du roi Henri, je suis peut-être bien curieuse, mais j’aimerais savoir ce que nous vaut votre visite. Etes-vous dépêché ici par votre maître, pour l’informer de notre situation ? Venez-vous chercher ici le réconfort de la lumière du Dieu bon auprès de nos grands parfaits comme Bernat d’En Marti ? A votre parler, j’ai compris que vous n’êtes ni d’Angleterre, ni d’Anjou ou de Normandie, mais pas plus de Toulousain ou de Provence.

– Beaucoup de questions, beaucoup de questions, domaisela, lui répondit Raimon en riant malicieusement. Sachez que je suis, avant tout, envoyé ici sur ma demande.

– Sur votre demande, mais pourquoi ? Avez-vous de la famille ici ? Etes-vous bon chrétien ?

– Non, mais je me sens attiré par votre foi, tout en ne la connaissant pas bien. Etes-vous Parfaite ?

– Que nenni. Je suis trop jeune. De plus, mon père a encore besoin de moi pour tenir sa maison depuis la mort de ma mère, Philippa de Pereilla.

– Je suis désolé de vous savoir orpheline, domaisela.